











5^a-795 BH

KLL

1836/

MERCURE DE FRANCE, DEDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

CONTENANT

*Le Journal Politique des principaux événemens de
toutes les Cours ; les Pièces Fugitives nouvelles
en vers & en prose ; l'Annonce & l'Analyse des
Ouvrages nouveaux ; les Inventions & Décou-
vertes dans les Sciences & les Arts ; les Spec-
tacles ; les Causes Célèbres ; les Académies de
Paris & des Provinces ; la Notice des Édits,
Arrêts ; les Avis particuliers, &c. &c.*

S A M E D I 1 S E P T E M B R E 1 7 8 7.



A P A R I S,

Au Bureau du Mercure, Hôtel de Thou,
rue des Poitevins, N^o. 18.

Avec Approbation & Brevet du Roi.

T A B L E

Du mois d'Août 1787.

P IECES FUGITIVES.	<i>Le Paradis Perdu,</i>	75
<i>A Zubné,</i>	<i>Ouvres complètes de M. Mar-</i>	
<i>Ronde pour le jour de S. Anne,</i>	<i>mont-l,</i>	109
	<i>Casles Célèbres & intéressan-</i>	
<i>Le Misantrope Scythe,</i>	<i>tes,</i>	121
<i>A M. de Marmontel,</i>	<i>Physique du Monde,</i>	128
<i>Sur les Souscriptions pour les</i>	<i>Discours sur la manière de</i>	
<i>Hôpitaux,</i>	<i>combattre de la Cavalerie</i>	
<i>Le Petit Prince & les Carres,</i>	<i>contre l'Infanterie,</i>	130
<i>Apologue,</i>	<i>Mélanges de Littérature,</i>	133
<i>Fragment traduit du Poème</i>	<i>De la Décadence des Lettres</i>	
<i>des Jardins,</i>	<i>& des Mœurs,</i>	151
<i>Fin du Fragment traduit du</i>	<i>Discours sur la découverte de</i>	
<i>Poème des Jardins,</i>	<i>l'Amérique,</i>	170
<i>Charades, Enigmes & Logi-</i>	<i>Pièces intéressantes & peu con-</i>	
<i>gryphes, 37, 52, 102, 149</i>	<i>nues,</i>	184
NOUVELLES LITTÉRAIRES	<i>Variétés,</i>	21, 29, 136
<i>Les Métamorphoses d'Oséide,</i>	SPECTACLES.	
	<i>Comédie Française,</i>	91, 188
<i>Mémoires Philosophiques, his-</i>	<i>Comédie Italienne,</i>	40
<i>toiques, &c.</i>	<i>Annonces & Nouvelles,</i>	45, 92,
<i>Observations Fondamentales</i>		140, 188
<i>sur les Langues,</i>		55

A Paris de l'Imprimerie de M. LAMBERT,
rue de la Harpe, près S. Côme.

MERCURE DE FRANCE.

S A M E D I 1 S E P T E M B R E 1 7 8 7 .

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

*A Mlle DE LA F***, qui me demandoit
un nom pour son pcut. Cui.n.*

Vous demandez, gentille Pastourelle,
Que pour Tonton j'invente un jol nom;
Bien fait sera, si croyez l'avis bon,
De le nommer ou *Charmant* ou *Fidèle*.

NOM de *Charmant*, Égè, lui s'ira bien,
Puisque sera celui de sa maîtresse;
Si prenez l'autre, aurai grande allégresse,
A lui donner le nom de son patrein.

(*Par M. L'admiral.*)

A 3

JUPITER VENGÉ, *Apologue.*

Jadis Jupiter en colère
 De voir désertier ses autels,
 Pour exterminer les mortels,
 S'arma, dit-on, de son tonnerre.
 Chacun, alors, s'empresse à qui mieux-mieux
 Pour apaiser le Souverain des Cieux.
 On offre de l'encens, on brûle des victimes;
 L'air retentit de saints concerts;
 Mais c'est en vain que ces pervers
 Cherchent le pardon de leurs crimes.
 Ingrats, dit Jupiter, je connois votre effroi:
 C'est à la terreur des supplices
 Que vous faites des sacrifices,
 Et non pas à l'amour que vous avez pour moi.
 Il parle; & la foudre
 A réduit en poudre
 Tous les infractions de sa loi.
 Rendons grâces aux Dieux des trésors qu'ils nous
 donnent;
 Mais pour les adorer, n'attendons pas qu'ils tonnent.
 (Par M. Lar..., de Falaise, Etudiant en
 Droit en l'Université de Caën.)

Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Charroi*; celui de l'Énigme est *Soupir*; celui du Logogryphe est *Porc*, où l'on trouve *or*.

CHARADE.

C'EST par l'hymen que se fait mon premier;
C'est toujours du hasard que provient mon dernier;
Mon tout, Lecteur, sur l'élément liquide,
N'est disposé que pour être homicide.

ÉNIGME.—

LE plaisir loin de moi précipite ses pas.
Je suis triste en tout temps & dans tous les climats;
J'aime beaucoup la faste & la cérémonie;
On est sûr de me voir dans les cercles nombreux,
A la table des Grands, dans un char somptueux.
Je tiens aux courtisans fidèle compagnie.
Qui que tu sois, Lecteur, quelque soit ton emploi,
Tu n'as pas d'ennemi plus à craindre que moi;
On a beau me chasser, en tout lieu je me loge.

A II)

Le Libraire me vend, toujours avec éloges.

Je nais au sein de la satiété,

Du dégoût, de l'oisiveté ;

Il n'est aucun séjour qu'au couchant je préfère ;

J'y fais, avec raison, ma demeure ordinaire.

Je vais à l'Opéra, même au bal quelquefois ;

Quand je vois deux époux, près d'eux je me retire ;

Je me plais à la Cour ; j'y visite les Rois ;

Ainsi que les Bergers ils sont sous mon empire.

(Par M. F. G....., de Sédan.)

LOGOGYPHE.

UN sage dit toujours : parlez peu, parlez bien ;

Le dire est très-aisé, le faire est difficile ;

Pour suivre ce conseil, le seul & vrai moyen

Est de retrancher l'inutile.

Au fait donc : sur huit pieds je te fers de soctien,

Soit que le sort au jeu soit contraire ou propice ;

Prends garde toutefois que le pied ne te glisse ;

De toi dépend, mon cher, ma ruine ou mon bien ;

En courant après moi, je te vois perdre haleine :

Allons, reprends courage, & de tous mes enfans

Si tu trouves les noms, le reste ira sans peine.

Quoique d'un même père ils sont peu ressemblans ;

Écoute tour-à-tour parler mâle ou femelle ;

Je parois en hiver beaucoup plus qu'en été ;

Quelquefois très mal-propre , & ne fais jamais belle ;
 Aux grands comme aux petits je donne la clarté ;
 En bavardage on dit que je fais un noël ;

De deux malheurs ce qu'il faut éviter ,

Ce qui dans un vaisseau n'est jamais par-derrière ,

Me voit-on en l'abbé ? c'est pour épouvanter ;

Avec un sourd ce qu'il faut faire ,

Et ce qu'il fait lui-même avec difficulté ,

Le parti le meilleur pour avoir quelque chose ;

Un plaisir qui vient de gaieté ;

Jamais autour de moi le Marin ne s'expose ;

Et qu'en chassant le cerf on entend dans les bois ;

Je t'is fouvertté ent quand on vous emprisonne ;

J'ai donné tout beau noir à l'asyle des Roi ;

Je suis en Danemarck la première personne ;

A Paris comme à Rome un passage public ;

Au couvert gros & gras , & je bois à la glace .

Mettre actuellement chaque lettre à sa place ,

Et puis me deviner , voilà vraiment le hic :

(Par M. Prévost, Garde du-Corps de
 Mgr. Comte d'Artois)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ŒUVRES de M. l'Abbé Spallanzani, contenant, 1^o. ses *Opuscules de Physique animale & végétale* : 2^o. son *Traité de la Digestion* : 3^o. ses *Expériences sur la Génération* : le tout traduit de l'Italien par M. Sennebier, Bibliothécaire de la République de Genève, 3 Vol. in-8^o. avec fig. A Paris, chez Pierre Duplain, Libraire, cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Française. Prix, 15 liv. brochés & 18 liv. reliés.

IL y a dans la Physique générale des vérités qui tiennent à l'homme de si loin, dont l'utilité est si peu immédiate, qu'on seroit tenté de les considérer comme des objets propres seulement à repaître la curiosité ou l'amour-propre de ceux qui s'en occupent. L'intérêt que doit inspirer la Physique animale & végétale, se fait tout à coup sentir aux personnes les moins accoutumées à penser ; il est aisé de voir que l'étude des animaux & des êtres organisés mène à la connoissance de l'homme, qui a tant de rapports avec eux. Mais cet intérêt s'accroît lorsque l'homme lui-même devient le sujet des recherches du Philosophe ; lorsqu'on nous annonce de nou-

velles lumières sur les points les plus importants de l'économie animale, tels que la digestion & la génération, fonctions essentielles, dont l'une conserve notre existence, & l'autre la perpétue en la transmettant; fonctions couvertes de ténèbres, que les hypothèses multipliées des Médecins & des Naturalistes n'avoient fait qu'augmenter, en augmentant l'embarras de celui qui cherchoit la vérité.

Les Expériences de M. l'Abbé Spallanzani ont certainement aplani le chemin qui y conduit, si elles ne mènent point tout-à-fait jusqu'à elle. Ces Expériences ont un attrait dont ceux qui ne jugent du mérite d'un Livre que par le style, sont bien loin de se douter. C'est un défaut trop général peut-être parmi les Gens de-Lettres de n'attacher du prix qu'à certaines formes brillantes du discours, sur-tout depuis que quelques grands Écrivains les ont introduites dans les Sciences. Qu'ils lisent les Œuvres de M. l'Abbé Spallanzani, & ils verront jusqu'à quel point on peut captiver l'esprit sans l'appareil du langage; ils seront surpris d'y trouver une nouvelle source d'intérêt, non-seulement dans cet éclat pur de la vérité qui pénètre l'ame & s'empare de toutes ses facultés, mais dans la manière dont ce Physicien la cherche. On aime à voir un homme aux prises avec la Nature qui se cache. Tantôt il l'épie pour la surprendre, tantôt il la brusque & l'assiège en forme. On admire ses inventions,

ses machines, les ressources qu'il trouve dans le fond d'une sagacité inépuisable. On en attend l'effet avec impatience; on en voit le succès avec une vive satisfaction; de sorte que ceux qui ne sont amusés que par une suite d'événemens vrais ou imaginaires, trouveroient encore ce genre de plaisir en lisant les Expériences de M. l'Abbé Spallanzani, & tout le charme d'un Roman dans l'histoire d'une vérité physique.

L'art d'observer n'est pas aussi passif qu'on pourroit le croire, il demande beaucoup d'invention dans l'esprit. S'agit-il, par exemple, de chercher la cause de cet engourdissement, de cette mort apparente que subissent certains animaux au retour de l'hiver? Rien de plus ingénieux que les moyens qu'emploie cet habile Physicien pour s'en assurer. Le commun des Physiciens avoit dit que les animaux qui présentent cette alternative de vie & de mort apparente, sont des animaux à sang froid, c'est à dire, des êtres qui n'ayant point de principe de chaleur intérieure, n'ont de mouvement que ce que la chaleur de l'atmosphère entretient dans leur sang; de sorte que lorsque l'atmosphère se refroidit, leur sang perd aussi la chaleur & son mouvement. M. l'Abbé Spallanzani a voulu d'abord s'assurer si plusieurs des animaux qu'on disoit être à sang froid étoient tels réellement, & il a trouvé, en plaçant la boule d'un thermomètre dans leur bouche ou sous leur épaule, qu'ils en faisoient monter la liqueur comme

les animaux à sang chaud, & que par conséquent on étoit dans l'erreur à cet égard. Mais le point de la question le plus difficile à résoudre, étoit de savoir si l'engourdissement de ces animaux est un effet du refroidissement du sang ou des solides, ou s'il est produit par le refroidissement de tous les deux. Pour parvenir à ce but, il falloit trouver un animal qui pût survivre à la perte de son sang; car si l'impression du froid produisoit sur cet animal privé de son sang le même effet qu'elle produit lorsqu'il est dans son état naturel, il seroit clair que son engourdissement ne dépend point de la modification que le froid imprime à ses fluides. M. l'Abbé Spallanzani a trouvé cet animal singulier. Il avoit vu dans ses expériences, qu'après avoir ouvert le cœur & coupé les gros vaisseaux à des grenouilles, ces animaux sautoient encore, courroient, plongeotent dans l'eau, nageotent, avoient l'usage de la vue & les autres sens, en un mot remplissoient toutes leurs fonctions vitales. Il a cru que ces animaux pouvoient servir à résoudre la question. Il en ensevelit plusieurs dans de la neige, quelques unes dans toute leur intégrité, un certain nombre vidées de sang, mais toutes également vives. Après huit ou dix minutes il en retira quelques unes de la neige; celles qui n'avoient point de sang & celles qui l'avoient tout, se trouvèrent également engourdies & hors d'état de fuir. Quinze minutes après il en retira quelques autres; elles étoient tout-à-fait con-

tractées par le froid, immobiles & presque gelées. M. l'Abbé Spallanzani les ayant transportées dans un lieu chaud, peu à peu elles s'allongèrent, ouvrirent les yeux, sautèrent & se mirent à fuir sans qu'il y eût aucune différence entre elles. Ce Physicien a conclu avec raison de cette Expérience, que l'engourdissement léthargique de ces animaux est une affection du principe immédiat de la vie, & que le froid n'agit dans ce cas qu'en détruisant ou suspendant l'irritabilité des fibres motrices de l'animal.

L'Ouvrage de M. l'Abbé Spallanzani, où la méthode, l'esprit d'invention, l'exactitude & la sagacité se montrent le plus, est son Traité de la Digestion. On ne parle pas ici de son utilité; car il seroit ridicule de chercher à prouver qu'il est important de bien digérer. Quoique la digestion soit de toutes les fonctions animales celle sur laquelle on peut avoir le plus de prise, & que l'estomac soit, pour ainsi dire, l'entrée de l'animal, où les matières étrangères qui doivent devenir parties constituantes d'un nouvel être, commencent à changer de nature, cette fonction n'en avoit guères été mieux connue jusqu'à présent. On n'avoit fait que disputer sans s'éclairer sur cet objet; & ce qui arrivera toujours tant qu'on s'obstinera à appliquer les idées de la Physique courante, les théories de la Chimie & de la Mécanique au système animal, on n'avoit fait que changer d'erreurs. La trituration & la fermentation étoient les prin-

deux moyens par lesquels les Médecins & les Physiciens expliquoient la digestion. Les Experiences de M. l'Abbé Spallanzani font voir clairement que la trituration n'est qu'un moyen auxiliaire de la digestion dans les oiseaux gallinacés, & qu'il ne s'opère point de fermentation dans tout estomac qui digère bien. La digestion, selon ce Physicien, n'est que le résultat de l'action dissolvante du suc gastrique, une simple dissolution des alimens opérée par ce suc, qui a éminemment la vertu anti-septique, c'est à dire, la propriété d'arrêter ou d'empêcher la putréfaction des matières qu'il pénètre. Rien n'est plus intéressant que le détail des propriétés de ce singulier dissolvant, après celui des procédés ingénieux par lesquels M. l'Abbé Spallanzani est parvenu à les connoître. Les conséquences utiles à l'humanité qu'on peut tirer des travaux de ce Physicien sont évidentes, puisqu'ils déterminent les conditions & les circonstances qui peuvent augmenter ou diminuer l'énergie des sucs digestifs, & le genre d'alimens qui se prêtent ou se refusent à leur action.

Les Observations microscopiques de M. l'Abbé Spallanzani sur les prétendus animauxcules des infusions, sans être ni moins piquantes ni moins curieuses, ne portent pas, à beaucoup près, le même caractère d'évidence que les Experiences sur la digestion. Ces êtres en mouvement que l'on voit au microscope la décomposition des substances végétales &

animales, sont parmi les Physiciens un grand sujet de dispute. M. Needham prétend qu'ils sont animés par *une force végétatrice* qui en fait tantôt une grenouille, tantôt un chien, un moucheron, un éléphant, une araignée, une baleine, un bœuf, un homme. Ces sortes d'idées ne manquent jamais d'en imposer au vulgaire, parce qu'elles ont un air de profondeur. Mais lorsqu'un esprit attentif les soumet à un examen réfléchi, il n'y voit bientôt qu'un vain fantôme philosophique que la lumière de la raison fait évanouir. Une *force végétatrice* qui est incapable de rien produire par elle-même, est une force stérile & nulle. On aura le droit de nier son existence, jusqu'à ce qu'on ait vu une baleine, un chien ou un bœuf naître spontanément dans une prairie ou une voirie. Si la lumière, l'air & l'humidité qu'une plante pompe, ont besoin d'être élaborés par les forces intérieures de ce végétal pour acquérir une existence & une forme organiques, à quoi leur sert cette *force végétatrice* qui, dit-on, rend ces principes propres à devenir tout, & avec laquelle, cependant ils ne produisent rien, s'ils ne sont assimilés à un type déjà préexistant; en un mot, s'ils sont soumis à un ordre constant de génération qui leur imprime successivement diverses formes que leur prétendue *force végétatrice* n'auroit jamais pu réaliser toute seule?

M. l'Abbé Spallanzani rejette l'idée de M. Needham; & au lieu de regarder les moule-

cules mouvantes des infusions comme les matériaux actifs d'un animal ou d'un végétal, il les considère comme de vrais animaux. Mais cette opinion a aussi ses difficultés. Elle est fondée sur un genre d'observation très-sujet par la nature à l'illusion. On n'a guères d'autre raison pour affirmer que les molécules des infusions sont des animaux, que le mouvement dont elles paroissent agitées. Nous sommes naturellement portés à regarder comme spontané tout mouvement dont nous n'appercevons point la raison suffisante hors du corps qui est mû. Accoutumés à ne voir que des masses agir les unes sur les autres par impulsion, & exercer entre-elles des forces mécaniques, nous voulons réduire tous les êtres à ce genre d'action, lorsqu'ils ne manifestent point ce principe intérieur de mouvement qui est propre aux êtres organisés. Aussi n'est il pas surprenant que faute d'appercevoir la cause de celui qui agit les molécules actives des infusions, on soit tenté de les prendre pour des animaux. Mais si on pense que toute substance végétale & animale tend à une prompte décomposition, & que les élémens qui la composent, lorsqu'ils ne sont plus liés & retenus par la force vitale qui les enchaînoit, font un effort continuel pour se séparer & voler à de nouvelles combinaisons, on ne sera peut-être pas éloigné de croire que les molécules des infusions n'exercent que des forces purement physiques, & que ce mouvement auquel elles

doivent une fausse apparence d'animalité, n'est que le résultat de ces loix d'affinité qui tiennent les parties élémentaires des corps dans une perpétuelle vicissitude de rapports & de mouvemens.

Nous sommes d'autant plus portés à penser ainsi, que les matières les plus propres à produire le phénomène qu'offrent les infusions, sont aussi celles qui sont les plus disposées à la fermentation: telles sont les parties gélatineuses des animaux, toutes les graines qui contiennent beaucoup de substance mucqueuse. Toutes ces matières, lorsqu'elles sont séparées de l'animal ou du végétal dont elles faisoient partie, sont livrées à un mouvement intestin plus ou moins rapide, jusqu'à ce qu'elles soient réduites à leurs élémens, ou qu'elles forment de nouveaux composés. L'observation microscopique fait voir comment les parties qui, par leur réunion, formoient des fibres, parviennent, par leur division, à n'être plus que des globules isolés auxquels le mouvement général de la liqueur où ils sont contenus, ou bien leur propre force d'affinité, imprime différentes directions. Il n'est pas surprenant que l'ébullition des graines, bien loin de tuer les *animalcules*, en favorise le développement; car il y a lieu de croire qu'en macérant ces substances, elle les dispose davantage à ce mouvement fermentatif qu'elles doivent subir. M. l'Abbé Spallanzani a trouvé que le camphre, les liqueurs huileuses, spiritueuses, l'électricité, le défaut d'air, font mou-